

# FONDES DANS LE CHRIST, TROUVER SA PLACE DANS LA COMMUNAUTE<sup>1</sup>

*Sœur Jean-Thérèse VAUHKONEN op  
Monastère d'Orbey*

## Introduction

*« Oui, j'ai trouvé ma place dans l'Eglise et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée... dans le Cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour...ainsi, je serai tout... »*

(Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face)

Ce texte est très connu et admirable. Toutefois, au risque d'être iconoclaste, j'ose dire à ma petite Thérèse que vouloir être tout, c'est un peu prétentieux. Au fond elle était comme tout le monde, ne nous arrive-t-il pas quelque fois d'avoir de semblables désirs ?

Ce texte est intéressant parce qu'il montre bien combien il nous est important d'avoir une place, de trouver notre place. D'autre part, Thérèse nous dit que la place qui est véritablement la nôtre, c'est Dieu qui nous la donne.

L'exposé aura deux parties, la première traitera du sujet, « trouver sa place dans la communauté », en trois points. Elle sera horizontale. La deuxième partie, « fondés dans le Christ », sera verticale. Il y aura trois points également.

---

<sup>1</sup> Conférence donnée à la réunion des prieures des moniales dominicaines de la Fédération Notre-Dame des Prêcheurs (Orbey, 17-20 novembre 2015).

# 1. Trouver sa place dans la communauté

## 1.1. La place

La place, ma place, pourquoi est-il important et vital de trouver sa place ? Peut-être parce que l'être humain n'est pas une île ou une monade fermée sur elle-même. L'être humain est un être en relations et pour que la vie soit agréable, bonne, ou tout simplement supportable, il y a une place dans ce monde qui est la mienne et si je suis à ma place je suis en harmonie avec moi-même et avec l'univers qui m'entoure.

Je cite le pape François, *Laudato sí* n° 240 :

*« Les personnes divines sont des relations subsistantes, et le monde, créé selon le modèle divin, est un tissu de relations. Les créatures tendent vers Dieu, et c'est le propre de tout être vivant de tendre à son tour vers autre chose, et de telle manière qu'au sein de l'univers nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement. En effet, plus la personne humaine grandit, plus elle mûrit et plus elle se sanctifie à mesure qu'elle entre en relation, quand elle sort d'elle-même pour vivre en communion avec Dieu, avec les autres et avec toutes les créatures. Elle assume ainsi dans sa propre existence ce dynamisme trinitaire que Dieu a imprimé en elle depuis la création. Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. »*

Il ne s'agit pas d'une place matérielle bien sûr, mais comment définir cette place dont nous voulons parler aujourd'hui ?

Selon le dictionnaire *Petit Robert*, au sens abstrait le terme désigne premièrement : « le fait d'être admis dans un groupe, un ensemble, d'être classé dans une catégorie ; condition, situation dans laquelle on se trouve », deuxièmement : « position, rang dans une hiérarchie ». Plus spécialement : « la place de quelqu'un » : « celle qui lui convient » et

*« être à sa place » : « être fait pour la fonction que l'on occupe, être adapté à son milieu, aux circonstances ».*

Trouver sa place dans la communauté, ce serait donc s'adapter à la communauté et, avec un jeu de mot, adopter la communauté et être adopté par elle. Au sens figuré « adopter » veut dire « faire sien en choisissant, en décidant de suivre ».

Nous avons trouvé ou, plus exactement, nous avons eu notre première place dans une famille, c'était peut-être celle de l'aîné(e) ou celle de la cadette ou du cadet ou de la benjamine ou du benjamin ou celle de l'enfant unique. Cette place première nous a marqués pour la vie. Ce n'était peut-être pas celle que nous aurions aimé avoir, mais impossible de changer ; et les relations dans la fratrie sont une expérience initiale qui met son empreinte sur nos relations adultes que nous le voulions ou non. En développant des rôles et des attitudes au sein de relations qui la constituent, la vie de fratrie construit notre identité, mais aussi nos prédispositions affectives et nos sentiments à l'égard d'autrui. La rivalité et la jalousie trouvent leur source dans la vie de la fratrie, c'est là aussi que nous faisons l'expérience de l'ambivalence de l'amour que nous portons envers nos frères et sœurs, de la coexistence toujours en tension de l'amour et de la haine envers une même personne. Les récits du livre de la Genèse sur Caïn et Abel, Esaü et Jacob, Joseph et ses frères montrent bien que l'amour fraternel n'est pas inné.

## **1.2. La communauté**

Ce que je viens de dire vous paraît peut-être hors de sujet, mais il n'en est rien, car – nos constitutions l'affirment cinq fois – la communauté (et l'Ordre tout entier) est une famille.

Je pars du numéro **172.-§ I**, car il s'agit d'un texte proprement législatif et non spirituel. La condition juridique des monastères et des moniales y est définie de façon suivante :

*« Les moniales constituent une seule famille dans le Christ et sont toutes égales entre elles par la condition canonique. »*

Il s'agit ici d'appliquer ce qui a été demandé par le décret conciliaire *Perfectae caritatis* numéro 15 :

*« Afin que soit plus intime entre les membres le lien de la fraternité, on associera étroitement à la vie et aux œuvres de la communauté ceux que l'on appelle « convers », « coadjuteurs » ou d'autres noms. A moins que les circonstances n'invitent vraiment à procéder d'une autre manière, il faut tendre à ce que dans les instituts féminins on arrive à une seule catégorie de sœurs. »*

C'est la suppression du statut de sœur converse : les membres d'une famille sont égaux entre eux. Le paragraphe II de ce numéro 172 donne la possibilité d'agréger à la famille du monastère des sœurs externes selon les déterminations des directoires. Leur statut canonique est différent de celui des moniales, comme leurs vocations sont différentes.

« Famille » est une des images employées par le concile Vatican II pour parler de la nature intime de l'Eglise, celle-ci est le sacrement de l'unité profonde de tout le genre humain et de son union à Dieu. Le numéro 51 de la constitution *Lumen gentium* illustre bien cela :

*« Lorsque la charité mutuelle et la louange unanime de la très Sainte Trinité nous font communier les uns aux autres, nous tous, fils de Dieu qui ne faisons dans le Christ qu'une seule famille (cf. He 3,6), nous répondons à la vocation profonde de l'Eglise. »*

Le concile renvoie ici à l'épître aux Hébreux, chapitre 3, verset 6 : *« Le Christ a été fidèle en qualité de fils, à la tête de sa maison. Et sa maison, c'est nous, pourvu que nous gardions l'assurance et la joyeuse fierté de l'espérance. »* - Le texte de l'épître parle de « maison », non de famille, mais dans le langage vétotestamentaire « maison » signifie aussi « famille », ne serait-ce que dans la prophétie de Nathan à David : *« Le Seigneur t'annonce qu'il te fera lui-même une maison (2 S 7, 11) »*.

Nos constitutions citent encore un autre passage de ce numéro 51 de *Lumen gentium* :

*« Les sœurs se souviendront fidèlement de ceux et celles qui les ont précédés dans la famille de saint Dominique et leur proposent “l'exemple de leur vie, le partage de leur communion et le secours de leur*

*intercession*” ». (En latin : *conversatione exemplum et communione consortium et intercessione subsidium*).

Le concile cite ici la préface pour la fête des saints à l’usage des diocèses de France. Vous reconnaissez probablement la première préface des saints du Missel romain, dans une autre version : « *Dans leur vie, tu nous procures un modèle, dans la communion avec eux, une famille, et dans leur intercession, un appui.* »

Si l’Eglise est une famille, les relations entre ses membres sont des relations fraternelles. Au numéro 15 sur la vie commune du décret *Perfectae caritatis* nous lisons :

« *Membres du Christ, les religieux se préviendront d’égards mutuels, dans une vie de fraternité (cf. Rm 12, 10), portant les fardeaux les uns des autres (Ga 6, 2).* »

Le concile fait référence à la lettre aux Romains, chapitre 12, verset 10 : « Soyez soumis les uns aux autres par l’affection fraternelle », le mot grec est *philadelphia*, « amitié pour un frère ou une sœur », que l’on trouve cinq fois dans le Nouveau Testament (Rm 12, 10 ; 1 Th 4, 9 ; He 13, 1 ; 1 P 1, 22 et 2 P 1, 7).

Dans ce mot il y a d’abord le verbe *phileô*, « aimer d’amitié, éprouver de l’amitié pour quelqu’un, aimer, chérir » ; « regarder comme un ami, traiter en ami » d’où « prendre soin de, aider, assister » ; « donner un signe d’amitié » d’où « baiser ». Ensuite il y a *adelphos*, « frère » ou *adelpa*, « sœur ». *Philadelphia* porte en elle toutes ces connotations, je pense.

Une autre traduction possible de Rm 12, 10 : « *Par amour fraternel, manifestez de la tendresse entre vous.* » *Philadelphia*, c’est l’amitié fraternelle unissant les membres d’une même famille ; par elle se manifeste la tendresse, marque du christianisme, dit le père Lagrange<sup>2</sup>.

Comme vous le savez, la première caractéristique de notre consécration religieuse dominicaine, c’est la vie commune, à l’imitation de

---

<sup>2</sup> Franz Leenhardt, *L’épître de saint Paul aux Romains*, Labor et Fides, 1981, p. 176

l'Eglise de Jérusalem réunie par l'enseignement des apôtres et unanime chaque jour dans la prière (LCM<sup>3</sup> 1.-§ IV). *Nous sommes réunies pour habiter unanimes en notre demeure et pour faire une seule âme et un seul cœur en Dieu* (LCM 2.-§ I). Les rédacteurs de nos constitutions ont choisi de préférence, pour parler de notre vie commune, les termes « communion fraternelle » et « communion ». - A la base il y a le mot grec *koinônia* des Actes des apôtres, chapitre 2, verset 42 où il est question de la communion ; ce sont les traductions qui ajoutent « fraternelle », ce qui donne au terme une connotation plus affective que n'a le mot en grec. Il signifie « action d'avoir en commun, de partager ou de participer à, communauté » ; « action d'être commun, d'avoir un rapport, une affinité » ; « échange de relations, communications, commerce, relations, société » ; « sympathie, compassion » d'où « aumône » Rm 15, 26, He 13, 16.

Cette vie commune est très exigeante.

*« Afin que chaque monastère soit une communauté fraternelle, toutes se considéreront et s'accueilleront réciproquement comme les membres du même corps, différentes certes par les dispositions naturelles et les charges, mais égales dans les liens de la charité et de la profession (LCM 4.-§ I). »*

*« La connaissance mutuelle et la communion fraternelle seront favorisées par les diverses récréations. Que toutes s'y efforcent de plaire en tout à toutes (1 Co 10,33), avec joie et simplicité, se souvenant de la parole du Seigneur : "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir" (Ac 20,35), et aussi de l'exemple de notre père Dominique dont on disait : "Personne de plus livré à tous que lui, personne de plus agréable" (LCM 6.-§ I). »*

*« Pour que la vie contemplative et la communion fraternelle portent des fruits plus féconds, la participation unanime de toutes les sœurs au gouvernement du monastère est de grande importance : "En effet, toute décision approuvée en commun sera exécutée rapidement et sans difficulté" (LCM 7). »*

---

<sup>3</sup> LCM : Livre des Constitutions des Moniales de l'ordre des Prêcheurs.

*« Répondant à leurs supérieures en esprit de foi et d'amour envers la volonté de Dieu et dans une intention de coopération fraternelle, les sœurs s'efforceront en toute sincérité d'entrer dans leurs vues et accompliront de manière active et réfléchie tout ce qui leur a été demandé. En exécutant leurs tâches, elles s'appliqueront à avoir une obéissance prompte et joyeuse, sans délai, simple et sans discussion inutile (LCM 20.-§ IV). »*

*« Sous la pression croissante de la charité du Christ, amitié divine s'étendant à tout l'univers, que les sœurs se fassent toutes à tous, et que, dans la vie commune de la famille religieuse à laquelle la chasteté les intègre par un lien plus étroit, elles fassent preuve d'affection fraternelle et d'amitié paisible (LCM 26.-§ II). »*

Voici décrit l'idéal de la vie commune, de la vie fraternelle, de la communion fraternelle de la communauté dans laquelle chacune a sa place, unique, irremplaçable, la place que le Seigneur lui a préparée, mais qui reste encore à trouver et à habiter.

### **1.3. Trouver sa place**

La communauté est aussi un mystère. C'est un vivant en changement perpétuel même si, paradoxalement, rien ne semble bouger. Des gens qui viennent depuis des années au monastère retrouvent les mêmes choses, les mêmes gestes, une stabilité et une fidélité qui les rassurent. Bien sûr, la moquette de la chapelle a pu être changée, il y a de nouvelles portes, les sœurs vieillissent, il y a eu une entrée, mais malgré tout, vu de l'extérieur, c'est toujours la même communauté, avec son esprit, ses manières d'être, son style qui la distinguent d'autres communautés, chacune ayant sa physionomie propre.

Vu de l'intérieur, c'est un peu pareil et aussi différent. Quand je suis entrée j'étais la dix-huitième de la communauté ; or, des dix-sept sœurs qui m'ont accueillie il en reste quatre. Il y a cinq sœurs arrivées après moi. C'est la même communauté ou est-ce une autre ? Je remarque des

changements, des évolutions, mais, radicalement, c'est la même, c'est Orbey.

Pourquoi peut-il être difficile de trouver sa place ? J'ai fait une sorte d'inventaire de raisons possibles à partir des étapes de la vie au monastère :

- L'enracinement dans la communauté se fait progressivement, le postulat et le noviciat sont un temps d'observation mutuelle où il ne peut pas être question d'une place définitive, c'est après la première profession que les sœurs s'insèrent dans la vie de la communauté et y font leur trou.

- Si chaque entrée suscite beaucoup d'espoirs chez les sœurs, elle peut aussi provoquer des jalousies, des rivalités, des peurs. L'aspirante a peut-être de mêmes sortes de talents que moi, mais elle est plus douée dans ces domaines, peut-être prendra-t-elle mon emploi ? – De son côté, l'aspirante ou la novice a souvent l'impression que la communauté ignore ses talents, la laisse sans responsabilités qu'elle saurait très bien assumer ou que personne ne tient compte de ses remarques et observations sur la vie de la communauté. En plus, le fait d'être observée et l'incertitude sur l'acceptation à la profession par la communauté paralysent la spontanéité et le naturel de la candidate, et il est normal qu'elle cherche – inconsciemment - à donner une belle image d'elle-même.

- Devenue professe solennelle, avec les droits et les devoirs, les responsabilités dans la communauté, la sœur peut encore éprouver de la jalousie, vivre des rivalités, connaître des frustrations. La vie commune est le lieu de notre combat spirituel, jusqu'au bout.

- Après une vie active au service de la communauté vient le temps des détachements et des diminutions auxquels il n'est pas facile à consentir. Des questions peuvent surgir. Y-a-t-il encore une place pour moi dans la communauté ? Dois-je être placée dans une maison de retraite ? Est-ce que je ferai encore partie de la communauté ?

- Les offices, les emplois et les charges qui peuvent nous être confiés apportent des gratifications même s'ils sont lourds à porter certains



jours. Ils contribuent à notre épanouissement humain et nous permettent de déployer nos talents. Ils semblent nous valoriser aux yeux des autres et à nos propres yeux. Nous avons si facilement tendance à mettre l'accent sur le faire, sur l'efficacité, les fruits visibles au lieu de voir la primauté de l'être. Il y a là une source de souffrance pour les sœurs aînées qui se sentent souvent inutiles et craignent de devenir un poids pour la communauté. Où est leur place dans la communauté ? Dans cette communauté si différente de celle qu'elles ont connue quand elles sont entrées. Il arrive qu'elles s'opposent au groupe, qu'elles s'excluent de la communauté par ce « et qu'est-ce que *vous* avez décidé ? »

- Les offices et les charges qui sont les nôtres pour un temps plus ou moins déterminé nous donnent une place particulière dans la communauté et souvent une certaine autorité. Quand le mandat est fini il faut se réadapter, cela ne va pas forcément de soi. Il n'est pas toujours facile d'admettre que celle qui nous succède s'acquitte de la charge de façon différente de la nôtre, par exemple.

Cette liste n'est pas exhaustive, ce sont des situations réelles dans lesquelles nous pouvons nous trouver et qui provoquent (ou peuvent provoquer) une sorte de crise d'identité et font que nous pouvons avoir l'impression de ne plus trouver notre place. – Pour le moment, je n'aborde pas la question des solutions. Je voudrais parler de quelques autres causes qui font que l'on ne trouve pas sa place.

J'évoquerai d'abord l'individualisme qui est devenu une caractéristique du monde contemporain. La Commission théologique de la CORREF a publié cette année 2015 un document intitulé « *Individu et Communauté, La vie religieuse au risque de l'individualisme contemporain* » dont je m'inspire largement dans ce qui suit.

Désormais le Moi est devenu l'aune à partir de laquelle sont vus les autres et le monde. Cela se marque d'abord par la méfiance, voire le rejet envers tout assujettissement à un modèle extérieur, transcendant ou reçu. Le rôle joué autrefois par la loi, l'autorité, la morale, pour la structuration de l'individu, ayant disparu dans la « postmodernité », chacun se trouve contraint à se construire, à s'inventer lui-même. Cette « invention » de soi

apparaît dans la recherche de l'accomplissement personnel comme remplaçant l'ancienne socialisation disciplinaire.

Le Moi devient aussi un objet de soin et d'étude. Notre époque a la passion de la connaissance de soi et du développement personnel. Paradoxalement l'exaltation du Moi s'accompagne de sa fragilisation. L'exaltation du Moi enjoint à l'individu de définir lui-même sa propre identité. Elle demande en même temps à chacun d'effectuer une multiplicité de choix pratiques, de décider face à de nombreuses possibilités offertes. L'existence du Moi est marquée par la fragmentation, la difficulté de construire une unité de vie qui, en outre, s'inscrive dans la durée. La fidélité est supplantée par des sincérités successives.

A cette dissolution du Moi est liée une nouvelle éthique permissive et hédoniste. Ce qui est contraint ou discipline austère est dévalorisé au bénéfice du désir et de son accomplissement immédiat. – Vivre sans idéal, sans but transcendant est devenu possible.

Au moment où les moyens de communication se multiplient et se démocratisent, bon nombre de nos contemporains éprouvent un sentiment de solitude.

La prééminence accordée à l'individu par rapport à la collectivité dévalorise l'institué quel qu'il soit : État, Église, Famille, École.

L'individualisme produit deux effets sociaux inverses et cependant complémentaires : l'indifférence à l'autre et la sensibilité à la douleur de l'autre. – L'individu n'est pas, par définition, égoïste. Il y a beaucoup d'individus qui sont solidaires des autres, qui s'engagent pour le bien commun. – Il y a une distinction à faire entre l'individualisme au sens anthropologique du terme et l'égoïsme au sens moral. Les deux ne sont pas forcément liés.

L'individualisme peut être lu comme l'aboutissement de la prise de conscience que tout homme est une histoire sacrée et à ce titre doit être regardé avec le regard que Dieu porte sur chacun et chacune.

Pour trouver notre place dans la communauté il est nécessaire que nous soyons bien en place en nous-mêmes. Ce n'est pas toujours le cas, pour bien des raisons. J'en signalerai une : la mésestime de soi qui suscite une forte demande de reconnaissance de la part d'autrui. Il ne s'agit pas ici de la reconnaissance au sens de gratitude, mais d'une notion pratique qui concerne le nouement du lien social. – Le philosophe Jean Caron écrit :

*« Les rapports à soi (positifs ou négatifs) se constituent dans le lien avec les autres à travers des relations de reconnaissance. Par les liens affectifs (expérience de soi dans l'amour et l'amitié), la reconnaissance juridique (confirmation par le droit de sa dignité de sujet), la reconnaissance sociale de son utilité (valorisation de sa contribution dans le travail et le salaire), le sujet acquiert sous une triple forme (confiance en soi, respect de soi, estime de soi) la capacité de se rapporter à lui-même de manière positive.*

*« La mésestime de soi tient à la fragilité – voire la carence – des instances d'édification et de soutien de la confiance en soi. La mésestime de soi n'est-elle pas bien souvent la manière dont les individus intériorisent les différentes formes de mépris qu'ils ont ressenties ?<sup>4</sup> »*

L'auteur de l'article se demande quel est ce moi qui s'estime positivement ou négativement : *« S'agit-il bien de ce moi réel que je suis et que je veux être ou de ce moi d'emprunt qui vit dans et de l'opinion des autres ? (...) La subjectivité des modernes hésite entre l'orgueil de l'affirmation égocentrique, ignorante de ses limitations, et aveu triste de l'impuissance, abdiquant liberté et responsabilité. (...) Une juste appréciation de ce qui est le soi passe par l'intégration des dimensions de l'altérité et de la limite. Cela implique d'accepter, comme condition même de ce que je suis, ce que m'enseigne l'expérience de mon corps. (...) Il s'agit aussi d'intégrer à ma compréhension l'existence des autres sans lesquels je ne serais pas moi-même et qui me convient à l'être-ensemble. L'expérience d'autrui m'apprend à me décentrer en y voyant la condition même de la joie : "Pour être 'ami de soi', il faut être entré dans une*

---

<sup>4</sup> Jean Caron, *Les contradictions de l'individualisme*, in *Christus* n° 232 – octobre 2011, p. 397

relation d'amitié avec autrui". Autrui, accepté tel qu'il est, devient ici la condition de l'acceptation de soi<sup>5</sup>. »

La fin du texte de Jean Caron s'inspire de Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* (Seuil, 1990). « Paul Ricœur place, au cœur de la notion de l'amitié, celle de sollicitude, qui n'est pas propre à l'amitié, mais sous-tend toute forme de lien entre soi-même et autrui. Le regard de l'ami, la sollicitude qui fait reconnaître les capacités, aide à trouver l'ajustement bienveillant à soi-même et à la réalité. "Il m'est bon que tu existes !", dit l'ami. Se réjouir de l'existence d'autrui, là est le fond de l'amitié. L'estime de soi serait alors, grâce au regard de l'ami, une façon de se réjouir de sa propre existence – se réjouir d'exister<sup>6</sup>. »

Imperceptiblement j'ai passé, non aux solutions, mais aux propos qui ouvrent des pistes pour des solutions possibles. Nous avons vu que la communauté est une famille (c'est une image), qu'elle est une communion fraternelle. Nous avons vu que la fraternité n'est pas innée chez les êtres humains dans notre condition actuelle. Une voie s'ouvre avec la notion d'amitié qui implique un regard juste sur autrui et une sollicitude pour lui. Nous rejoignons par-là la *philadelphia* néotestamentaire qui caractérise les relations entre les croyants.

Dans l'amitié il n'y a ni rivalité ni jalousie puisque l'ami n'est pas moi-même, il est comme moi-même et dans son altérité même il est l'objet de ma sollicitude.

En parlant de la mésestime de soi nous avons constaté que l'être humain a besoin de reconnaissance de soi. L'éthique contemporaine a retrouvé le légitime amour de soi. « *Le croyant perçoit la nécessité d'une attention à soi parce qu'il est le premier sujet concerné par le souci de Dieu Créateur, mais aussi parce qu'il est unique, singulier, et de ce fait indispensable en tant que personne au cœur du Père. JE est celui qui a été*

---

<sup>5</sup> Idem. p. 397 s.

<sup>6</sup> Agata Zielinski, *La juste estime de soi*, in *Christus*, n° 232, p. 456.

*appelé par son nom et dont la relation avec Dieu ne ressemble à aucune autre<sup>7</sup>. »*

Avant de passer à la deuxième partie, je voudrais nous rappeler l'importance de la prière. C'est le cœur de notre vocation, mais si souvent l'action nous paraît plus importante, plus efficace. Combien de fois les sœurs aînées voyant qu'elles ne peuvent pas participer aux travaux des autres disent : « Je peux juste prier » comme si c'était presque rien. J'ai trouvé un texte sur le sujet dans le livre du frère Emmanuel Durand *Evangile et Providence* :

*« La prière, associée à d'autres actions bonnes et saintes, est convoquée par l'Aquinate comme la coopération humaine la plus efficace qui soit incluse dans le plan éternel de Dieu, puisque les prières des saints sont, par grâce, éminemment adaptées à l'obtention, pour eux-mêmes ou pour d'autres, de la fin la plus élevée, à savoir le salut et la vie éternelle<sup>8</sup>. »*

*« La théologie thomasiennne de la prière est ajustée, non seulement à sa théorie de la Providence, mais aussi à la doctrine essentiellement chrétienne d'une priorité de la grâce sur toute coopération humaine à l'accomplissement des œuvres de Dieu. C'est pourquoi ce n'est pas Dieu qui répond à nos prières, mais plutôt celles-ci répondent à son appel. Les prières des fidèles sont en effet intégrées depuis toute éternité à l'ordre providentiel de Dieu, en raison de la gratuité première de son vouloir de grâce, suivant lequel il associe les humains comme sujets libres à l'effectuation de son dessein. Concevoir ainsi l'efficacité de la prière de demande revient à lui conférer la plus haute efficacité qui soit, proportionnée par grâce aux effets propres de la volonté divine elle-même<sup>9</sup>. »*

Ce texte nous redit notre place dans l'Ordre et dans l'Eglise. Et il serait bon que nous puissions entendre souvent de telles paroles pour nous fortifier dans notre vocation.

---

<sup>7</sup> *Dictionnaire encyclopédique d'éthique chrétienne*, Sous la direction de Laurent Lemoine, Eric Gaziaux et Denis Müller, Cerf, 2013. *Amour*, p. 149.

<sup>8</sup> Emmanuel Durand, *Evangile et Providence*, Cogitatio Fidei 292, Cerf, p. 153.

<sup>9</sup> Idem. p. 167.

## 2. Fondés dans le Christ

### 2.1. A propos d'une révolution et d'une conversion

Je commence par lire deux textes sur notre société occidentale contemporaine qui m'ont beaucoup impressionnée et me semblent très pertinents.

*« En Occident aujourd'hui, l'horizon est borné par cette vie. L'image de l'au-delà est faible, voire clignotante, même chez les personnes investies dans leur foi. Une des raisons pour laquelle les couples se séparent autant, même dans l'univers chrétien, est due au fait que "nous n'avons qu'une seule vie" ! Quel est le sens d'une telle affirmation ? Beaucoup de chrétiens évoluent en fait dans un athéisme pratique, et dans une temporalité fermée sur elle-même, comme la plupart de nos contemporains<sup>10</sup>. »*

*« La recherche de sa propre identité – vraie obsession de l'homme moderne – se perd dans la culture dominante qui l'uniformise en ce qu'elle oriente l'individu, plus encore que sur lui-même, sur les produits à consommer.*

*« Subtilement, un passage s'opère de la transcendance – l'Évangile, les exigences de l'Évangile, l'appel de Dieu, etc. – au sujet, à sa recherche spirituelle, à son itinéraire personnel qui fait fi de toute institution. Aujourd'hui, c'est l'individu, et non plus l'institution, qui prend en compte la transcendance, d'où le passage de la "religion" à la "spiritualité" vue dans son sens purement subjectif. C'est une révolution silencieuse, dans laquelle la foi dégénère en une spiritualité vague et subjective. Dans ce contexte sécularisé, cette spiritualité prône un passage des biens matériels aux biens spirituels qui ne vise en réalité que le bien-être personnel, la réalisation de soi, le bien-être physique qui cherche à être aussi psychique.*

---

<sup>10</sup> Jacques Arènes, *Impossible estime de soi ?*, in *Christus*, n° 232, 2011, p. 439 s.

*« On ne recherche plus Dieu, son dessein sur nous, mais plutôt – même si on n'en pas conscience – soi-même et son propre bien-être. La question de l'eschatologie est abandonnée aux philosophes, aux théologiens et aux poètes, et seule compte la vie de tous les jours, la vie quotidienne, dont la raison affirme qu'elle prévaut évidemment sur tout ce qui concerne la vie éternelle.*

*« Une silencieuse révolution anti-eschatologique qui concerne la foi et son vécu dans le monde d'aujourd'hui. La vie spirituelle telle qu'on la comprenait autrefois, l'exemple des saints, l'exigence d'écouter Dieu en Jésus, tout ceci est aujourd'hui considéré comme relevant d'une aventure individuelle, rien de plus, une aventure individuelle orpheline d'une communauté stable aux idées solides !<sup>11</sup> »*

Voilà notre monde sécularisé, athée et inédit, incompris et méprisé par des croyants d'autres religions. – La grande misère de l'Occident c'est l'absence de Dieu dans la vie des hommes et des femmes de notre temps. Même les croyants vivent comme si Dieu n'existait pas ; j'exagère un peu. Je veux dire que Dieu est très peu présent dans nos préoccupations « profanes », dans notre quotidien, dans nos réflexes.

Le père Martti Voutilainen, premier dominicain finlandais depuis la Réforme, était très original et avait des idées peu banales. Un jour il m'a dit qu'il s'était efforcé à penser que la terre tourne autour du soleil et à ne plus parler du coucher ou du lever du soleil. Pourquoi ? Parce que, dit-il, je suis plus dans le réel. – Je ne vois toujours pas l'intérêt de cette gymnastique mentale, mais cela m'a fait réfléchir et j'ai fait une transposition à notre vie de foi. Il y a beaucoup de choses que nous savons et croyons, par exemple que Dieu nous tient à l'être, que la création est une relation ontologique, mais ce savoir reste très théorique, nous continuons à mener notre vie dans une apparente autonomie par rapport au Créateur. Un autre exemple, la foi nous apprend que chaque baptisé est un temple de Dieu, que la Sainte Trinité habite en lui. Mais est-ce que j'arrive à voir mes sœurs comme des théophores ? – Ce décalage me pose question, vraiment. Et je prône une

---

<sup>11</sup> Don Carmelo Mezzasalma, *La vie consacrée et la culture contemporaine*, in *Vies consacrées*, H.S. 2015, p. 48 ss.

approche théologique de la vie, de l'existence. Les dictionnaires que j'ai pu consulter ne connaissent l'adjectif « théologal » qu'en lien avec les trois vertus de foi, d'espérance et de charité, dites « théologiques » parce que leur objet est Dieu lui-même. Je peine à expliciter ce qu'est cette vision théologique que j'essaie de mettre en œuvre, ce serait peut-être regarder et considérer tout à partir de la foi, du « point de vue » de Dieu. C'est une conversion dans le vrai sens du mot grec *métanoia*, c'est-à-dire changement de mentalité.

J'ai dit que la première partie de cet exposé était « horizontale », il y est beaucoup question de nous les humains. Je pense qu'il est indispensable de tenir compte de notre condition humaine et de ne pas vouloir résoudre tous nos problèmes d'une façon « spirituelle » très désincarnée qui oublie que la grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne. Or l'approche psychologisante que nous adoptons souvent est insuffisante et non exempte de jugements. Elle doit être complétée par une vue théologique. Cette deuxième partie sera donc « verticale ».

## **2.2. Le Corps du Christ**

*« Comme dans l'Eglise des apôtres, la communion entre nous est fondée, bâtie et affermie dans le même Esprit : en lui, nous recevons de Dieu le Père, dans une seule foi, le Verbe, nous le contemplons d'un seul cœur, nous le louons d'une seule voix ; en lui, nous devenons un seul corps, nous qui avons part à un seul pain ; en lui enfin, nous avons tout en commun (LCM 3.-§ I). »*

Nous avons ici une référence implicite à la première lettre aux Corinthiens, chapitre 10, versets 16 et 17 : *« La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps, car nous participons à ce pain unique. »*

La communauté n'est plus une famille, mais un seul corps, le corps du Christ. C'est une autre métaphore biblique pour parler de l'Église et que



l'on trouve encore en deux autres numéros de nos constitutions. – La communauté religieuse est une Église en miniature, une cellule de fraternité qui fait partie de la grande fraternité qu'est l'Église. Ce lien du monastère avec l'Église est souligné plusieurs fois dans nos constitutions. Le monastère participe à la croissance, à la construction, à l'édification de l'Église :

*« Croissant dans la charité au cœur de l'Eglise, elles [les moniales] font grandir le peuple de Dieu par une secrète fécondité (LCM 1.-§ V). »*

*« Les sœurs, (...) construisent d'abord dans leur propre monastère l'Église de Dieu que, par l'offrande d'elles-mêmes, elles font grandir dans le monde (LCM 3.-§ II). »*

*« Par cette profession [d'obéissance], nous imitons d'une manière spéciale le Christ (...) et nous sommes ainsi plus étroitement unies à l'Église que nous édifions en nous dévouant à son bien commun (LCM 18.-§ I). »*

*« Puisque par l'obéissance nous sommes unies au Christ et à l'Église, tout ce que nous supportons d'efforts et de mortifications en la pratiquant est comme le prolongement de l'offrande du Christ et reçoit valeur de sacrifice tant pour nous-mêmes que pour l'Eglise dont l'achèvement donne son accomplissement à toute l'œuvre de la création (LCM 19.-§ II). »*

*« Si nous sommes fidèles [à notre profession d'obéissance], nous manifesterons de façon plus éclatante dans l'Église, les biens du Royaume des cieux (LCM 152.-§ II). »*

Voyons maintenant de plus près la métaphore de corps chez saint Paul. L'expression « corps du Christ » est employée de trois manières différentes dans la lettre aux Romains et la première lettre aux Corinthiens. En Rm 7,4 il désigne le corps crucifié du Christ ; en 1 Co 10,16 ; 11,24 et 27 il s'agit du corps de Christ présent dans le pain de l'eucharistie et, en 1 Co 10,17 ; 12,12 et 27 et Rm 12,4-5, Paul parle du corps ecclésial du Christ. Le concept ecclésiologique atteint le statut de terme technique dans les lettres aux Ephésiens et Colossiens. Ce concept ecclésiologique a deux

aspects : l'un « métaphysique », le corps ecclésial, l'autre métaphorique, l'organisme humain. Il y a de nombreuses analogies à l'aspect métaphorique dans les textes anciens. Selon Christophe Senft, l'originalité paulinienne réside dans la combinaison de l'image de l'Église-organisme avec l'idée du Christ-corps. Une ecclésiologie inspirée de l'image du corps serait insuffisante : il doit rappeler l'antécédence du Christ par rapport à l'Église, celle-ci est corps en vertu du baptême que tous ont reçu et qui les incorpore au Christ<sup>12</sup>. « *C'est en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés en un seul corps, Juifs et grecs, esclaves ou hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit* (1 Co 12, 13). » Nous avons déjà vu que la participation à l'eucharistie unit les croyants en un seul corps.

Les textes pauliniens parlent de la diversité dans l'unité :

*« De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. (1 Co 12, 12). »*

*« De même que notre corps en son unité possède plus d'un membre et que ces membres n'ont pas tous la même fonction, ainsi nous, à plusieurs, nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ, étant, chacun pour sa part, membres les uns des autres. Mais, pourvus de dons différents selon la grâce qui nous a été donnée (Rm 12, 4-6 a). »*

Paul explique aux Corinthiens que, dans la communauté, la diversité des dons spirituels, des ministères et des activités est voulue et disposée par Dieu, en vue du bien commun. C'est l'unique et même Esprit qui distribue ses dons à chacun en particulier comme il l'entend. Tous les dons sont nécessaires et indispensables, s'il en manquait un, il manquerait quelque chose au corps. Les membres du corps ont besoin les uns des autres et doivent se témoigner une mutuelle sollicitude. « *Un membre souffre-t-il ? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il à l'honneur ? Tous les membres se réjouissent avec lui* (1 Co 12, 26). » - Nos constitutions font mention de ces dons de l'Esprit : « *Comme l'Esprit Saint*

---

<sup>12</sup> Christophe Senft, *La première épître de saint Paul aux Corinthiens*, Labor et Fides, Genève 1990, p. 161 s.

*dirige aussi l'Église par des talents et des charismes spéciaux, la prieure, dans l'exercice de son autorité, prendra soigneusement en considération les dons personnels des sœurs ; de plus, elle les évaluera et les mettra en œuvre dans les limites du bien commun (LCM 20.-§ II). »*

C'est le même Dieu qui agit en tout et en tous. Le don particulier et unique de chacun est pour le bien de tous, pour l'édification du corps. C'est au chapitre 4 de la lettre aux Ephésiens que nous trouvons la description la plus achevée du travail de construction de ce corps.

*« Il n'y a qu'un Corps et qu'un Esprit, comme il n'y a qu'une espérance au terme de l'appel que vous avez reçu, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous et en tous. Cependant chacun de nous a reçu sa part de la faveur divine selon que le Christ a mesuré ses dons. (...) organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère, en vue de la construction du Corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ. (...) vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers celui qui est la tête, le Christ, dont le Corps tout entier reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance et se construisant lui-même, dans la charité (Ep 4, 4-7 ; 11-13 ; 15-16). »*

C'est une description théologique de l'Église, mais aussi de nos communautés. Dès avant la fondation du monde, Dieu nous a choisis, dans le Christ, pour être, à la louange de sa gloire, ceux qui ont par avance espéré dans le Christ (cf. Ep 1, 4 et 12). A chacun, Dieu a préparé une place, confié une tâche, fait un don. C'est tout à fait personnalisé, unique et non interchangeable. Heureux serons-nous le jour où nous pourrons dire avec le psalmiste : *« La part qui me revient fait mes délices ; j'ai même le plus bel héritage ! (Ps 15, 6) »*. Alors, nous n'aurons plus ni besoin ni envie de comparer ou d'être jaloux.

### 2.3. *La vie dans l'Esprit*

Les textes sur le corps que nous venons de voir se trouvent dans la partie parénétiq ue des épîtres, la partie qui traite de la vie dans l'Esprit. Autrement dit, de la morale chrétienne, mais selon mon point de vue théologal, je préfère parler de la vie dans l'Esprit, car la sainteté n'est pas la perfection morale, mais la plénitude de la vie divine en nous qui ne peut être qu'un don de Dieu. Les exhortations parénétiq ues des épîtres nous invitent à une vie de sainteté tellement élevée qu'elle nous paraît inaccessible. Et elle l'est si nous comptons sur nos propres forces. Mais c'est justement là que doit s'opérer le changement de notre regard, le passage à une vision théologale sur la réalité.

A la fin du chapitre 12 de la première lettre aux Corinthiens, Paul écrit : « *Aspirez aux dons supérieurs. Et je vais encore vous montrer une voie qui les dépasse toutes* (1 Co 12, 31). » Suit le chapitre 13 sur l'hymne à la charité. « *Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien*. 13, 2 b) ». La charité, *agapê*, c'est l'amour de Dieu pour nous. Or, la charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné (Cf. Rm 5, 5). Paul est formel quand il écrit : « *C'est nous qui sommes le temple du Dieu vivant* (2 Co 6 ,16) ». Il répète : « *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* (1 Co 3, 16). » Et encore : « *Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit, qui est en vous et que vous tenez de Dieu ?* (1 Co 6, 19). » Oui, nous le savons, tout comme nous savons que la terre tourne autour du soleil et, pourtant, nous continuons de parler du soleil qui se lève et se couche. Il nous est extrêmement difficile de croire vraiment que Dieu nous a tout donné pour vivre de sa vie dès maintenant. Lorsque Paul écrit : « *Je suis crucifié avec le Christ ; et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi* (Ga 2, 19 b-20) », il ne parle pas seulement de lui-même, mais de la condition actuelle de tout baptisé. Mais c'est si sublime que nous n'osons pas le prendre pour nous. Cela paraît hors de notre portée. Il est vrai que les exhortations parénétiq ues utilisent beaucoup l'impératif ce qui nous donne à penser que c'est à nous – avec la grâce de Dieu, évidemment – de réaliser le beau programme qu'elles nous proposent. Le

semi-pélagianisme a la vie dure et bien des ouvrages de spiritualité l'entretiennent, involontairement bien entendu.

« *Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse aussi agir* (Ga 5, 25). » La vision théologique entraîne une certaine passivité de notre part, un abandon, une confiance et une foi en l'action de Dieu en nous et par nous. Ce n'est pas une voie de repos et de facilité, bien au contraire, c'est un véritable combat spirituel. Cependant, il y a là un enjeu très important pour nous et pour le monde : vivre de la foi, vivre dans la foi, dans le monde d'aujourd'hui. Entendons la parole de Jésus : « *Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* (Lc 18, 8) » Les monastères sont des lieux où la foi peut et doit être vécue intensément même si c'est de nuit. La parole de Jésus que je viens de citer vient en conclusion à la parabole sur ce qu'il faut prier sans cesse et ne pas se décourager et à laquelle nous renvoie LCM 89 au sujet des prières secrètes, une sorte de rappel de notre vocation.

Thérèse de Lisieux avait trouvé sa place dans le cœur de l'Eglise, un cœur brûlant d'Amour, mais elle avait aussi découvert que c'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour<sup>13</sup>. La confiance en Dieu dans les petites choses de la vie quotidienne comme dans les différentes sortes de tempêtes qui peuvent survenir, c'est faire exister la foi dans notre monde. Saint Jacques nous rappelle que la foi sans les œuvres est morte. La foi vivante produit les œuvres de la charité.

Le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens montre que la charité n'est pas un sentiment, elle est éminemment active. « *La charité est longanime ; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout* (1 Co 13, 4-7). »

J'ai introduit cette deuxième partie avec deux textes qui nous parlaient de l'horizon borné par cette vie et de la silencieuse révolution

---

<sup>13</sup> Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, Lettre n° 197

anti-eschatologique, de l'absence de l'au-delà dans notre monde. Est-ce que cela nous soucie ? Aujourd'hui, nous avons certainement à témoigner de l'espérance qui nous habite même si c'est difficile parce que irrecevable par le plus grand nombre. Les constitutions mentionnent plusieurs fois la vie éternelle qui est l'horizon de notre vie au monastère.

*« Dans la pureté des consciences et la joie de la concorde fraternelle, elles [les moniales] cherchent "dans la liberté de l'Esprit" le Dieu qui maintenant les fait habiter unanimes dans leur demeure et qui, au dernier jour, rassemblera dans la sainte cité le peuple qu'il s'est acquis (LCM 1.-§ V). »*

*« Par leur vie cachée elle-même, elles annoncent prophétiquement que le Christ est l'unique béatitude, aujourd'hui par la grâce, demain par la gloire (LCM 1.-§ V). »*

*« La vie de chasteté que les sœurs professent constitue un service efficace et un témoignage éclatant du règne de Dieu déjà présent maintenant ; elle présente en même temps un signe privilégié du Royaume céleste à venir, où le Christ manifestera l'Eglise glorieuse comme l'épouse parée pour lui (LCM 24.- § III). »*

*« Au cœur de la "Sainte Prédication", les moniales, unanimes en leur demeure, suivent Jésus se retirant au désert pour prier. Elles offrent ainsi un signe de la Jérusalem céleste, cette Cité bienheureuse que les frères construisent par leur prédication (LCM 35.-§ I). »*

*« Le retrait du monde, en esprit et en réalité, par lequel les moniales, telles les vierges sages, attendent leur Seigneur, les libèrent des affaires du siècle afin que, d'un cœur parfait, elles se consacrent tout à loisir au Royaume de Dieu (LCM 36). »*

La vie du monde à venir est-elle une réalité pour nous, même si elle reste mystérieuse ? Est-elle l'objet de notre attente joyeuse ? Car *« si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes (1 Co 15, 19). »*

En parlant de notre espérance, j'élargis le sujet de cet exposé. Il ne s'agit plus seulement de notre place dans la communauté, mais du rôle de la vie monastique dans le monde. Notre vie est vraiment aux antipodes de celle de la plupart de nos contemporains qui nous considèrent souvent comme des extra-terrestres ou des dinosaures. Et cependant nous avons beaucoup à leur apporter. Seulement, il y a à trouver comment le faire.

## Conclusion

Au terme de ce parcours, je reviens à l'amitié et à la fraternité dont il a été question dans la première partie ; cette fois en lien avec le Christ.

*« Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître (Jn 15, 15). »* Après avoir lavé les pieds de ses disciples, Jésus leur dit bien qu'il est le Seigneur et le Maître comme ils l'appellent fort justement. Mais maintenant qu'il leur a parlé à cœur ouvert il en fait ses amis. Jésus, ami des hommes. Pour saint Thomas d'Aquin, l'amitié est le plus haut degré de l'amour, sa fine pointe. Nous avons vu combien l'amitié est bienfaisante à cause de la justesse du regard que les amis se portent mutuellement, à cause de la reconnaissance réciproque qui fait dire à chacun : *« Il est heureux que tu existes. »*

*« Va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu (Jn 20, 17). »* Pour la première fois Jésus appelle ses disciples, frères. Par sa passion et sa résurrection il est devenu l'aîné d'une multitude de frères (Cf. Rm 8, 29), son Père est devenu notre Père aussi, nous sommes devenus enfants de Dieu. Ce lien de fraternité est-il supérieur à celui de l'amitié ? Je crois que oui parce que les liens du sang demeurent toujours tandis que ceux de l'amitié peuvent être rompus. Plus profondément encore parce que dans l'amitié il y a le verbe *phileô* (aimer d'amitié), tandis que l'adoption filiale a été rendue possible par *agapè*, par la charité. La fraternité est sauvée et recréée dans le Christ.

En définitive, c'est notre relation personnelle avec le Christ Jésus, notre frère aîné et notre ami, qui nous permet de trouver notre place dans la communauté et de vivre dans la communion fraternelle. Le dernier mot revient à saint Augustin, dans la règle : « *La première chose pour laquelle vous êtes réunis, c'est pour habiter unanimes en votre demeure et pour faire une seule âme et un seul cœur en Dieu. (...) Vivez donc tous dans l'unanimité et la concorde et honorez mutuellement en vous Dieu, dont vous avez été faits les temples.* »